



VADIM LEVENTAL

---

# Le destin de Macha Regina

roman traduit du russe  
par Christine Mestre

 *l'aube*



LE DESTIN DE MACHA REGINA

La collection *Regards croisés*  
est dirigée par Marion Hennebert

Publié avec le soutien  
de l'Institut pour la Traduction Littéraire (Russie)



AD VERBUM

Titre original : Маша Регина

© Vadim Levental, 2013

The publication of the book was negotiated through Banke,  
Goumen & Smirnova Literary Agency ([www.bgs-agency.com](http://www.bgs-agency.com)).

© Éditions de l'Aube, 2018  
pour la traduction française  
[www.editionsdelaube.com](http://www.editionsdelaube.com)

ISBN 978-2-8159-1506-9

Vadim Levental

## Le destin de Macha Regina

roman traduit du russe  
par Christine Mestre

*éditions de l'aube*



## L'invention de l'intrigue

Ce n'est pas un printemps ça, c'est la désolation : il a neigé à Pâques. Dans les villages, les vieilles déblayent les sentiers autour des églises et font passer leur procession au milieu des congères. C'est étrange de les voir, à moitié mortes, les lèvres sèches et psalmodiant à ceux qui sont dans les tombeaux, *Il a donné la vie*. Leurs cierges ont beau s'éteindre et leurs bottes de feutre glisser de leurs pieds, les vieilles n'en continuent pas moins d'avancer, se retenant les unes aux autres. Bien qu'il n'y ait personne pour les regarder sauf les oiseaux de nuit, posés sur les branches noires et nues. Mais les oiseaux se taisent, et les étoiles aussi ; et comme elles, ils clignent de l'œil, ponctuant dans l'obscurité l'existence des vieilles.

On dit qu'à Pâques les cimetières des campagnes ont chacun leur procession. Les morts se lèvent de leurs tombes et forment des rondes le long des clôtures, leur chant résonne dans leur poitrine creuse : *Par la mort, Il a vaincu la mort*. Et ce cortège, s'il existe vraiment, doit être beaucoup plus fourni que celui qui fait le tour de l'église. Comparées au nombre de morts, ces vieilles en vie sont comme une goutte d'eau dans la mer.

La terre tourne autour de son axe imaginaire et pendant ce temps, dans les villages, les vieilles et les morts marchent : *Christ est ressuscité d'entre les morts*.

Dans les forêts, les rivières peinent à prendre leur cours, l'eau froide bondit, emportant la neige, poussée par le vent. On pourrait être terrifié dans ces ténèbres. Mais les hommes dorment, ivres, et les morts n'ont peur de rien. Et que pourraient craindre les vieilles quand les popes leur annoncent que *Chriiiiist est ressusciiiiiiité ?*

Macha ne dort pas. Une petite musique inquiète résonne dans ses oreilles. Elle imagine qu'elle n'a pas de maison et qu'elle marche sur la route dans l'obscurité. Le corps douloureux de fatigue, elle donnerait tout pour la quiétude d'un lit chaud. Elle a les pieds en sang, les étoiles scintillent, indifférentes, et les nuages traversent le ciel tels de funestes oiseaux. Elle regarde tristement les fenêtres des maisons obstruées par des rideaux : personne ne l'attend. Alors qu'un sentiment de pitié pour elle-même l'étreint, son cœur se serre : elle se retrouve chez elle, en chemise de nuit, dans la chaleur des couvertures. La batterie de l'appareil s'est vidée et la musique s'arrête : le silence s'installe, elle perçoit le battement de son propre cœur. Macha sait comment l'apaiser. Toujours dans la pénombre, elle se rend à la cuisine ; sous ses pieds délicats les lattes de parquet craquent, pas assez fort pour réveiller ses parents. À tâtons, elle trouve le réfrigérateur, elle l'ouvre et la lumière jaune fait surgir de l'obscurité l'ombre de la table, de la cuisinière, des chaises et d'une frêle jeune fille en chemise de nuit ; ses cheveux aux belles boucles cuivrées tombent presque jusqu'au sol lorsqu'elle se penche vers les étagères éclairées.

Elle prend une assiette avec de la viande en gelée, referme le réfrigérateur et, fourchette en main, déguste le plat froid, merveilleusement savoureux. Maintenant, elle n'a plus envie de dormir : la viande est trop bonne, et la vie est trop douce pour dormir ! Elle abandonne l'assiette, et avec une légère hésitation, prend le paquet de cigarettes de son père. Elle ne



## LE DESTIN DE MACHA REGINA

fume pas – elle a bien essayé une ou deux fois –, mais elle a envie de faire des nuages de cette fumée grise qui s'enroule et flotte rêveusement. Dans le couloir, elle enfle des bottines tout doucement, veillant à ne pas troubler le silence. Il fait froid sur le perron et tout est noir, ce n'en sera que plus agréable quand elle rentrera. Macha allume une cigarette, et sans même inspirer, lâche un fin filet de fumée. Celle-ci monte, pénètre dans ses narines et lui pique les yeux. Elle joue à faire tantôt des nuages, tantôt de fins filets, et elle est joyeuse comme si elle n'était pas seule, comme si la fumée même était là, à fumer avec elle. Elle a envie de pleurer ou de rire, et la vie est si dense qu'elle a envie de remplir le monde de soi. Quand elle en a assez, elle éteint la cigarette par terre et la glisse dans une fente sous le perron. Puis elle court jusqu'à la clôture et s'accroupit. Quand le ruissellement s'arrête, elle court vers la maison. Elle ferme doucement la porte, ôte ses bottines, se glisse dans sa chambre pour se réfugier au plus vite sous sa couverture, et, assise, genoux serrés dans les bras, se laisser aller au bonheur. Macha est heureuse.

Ses parents dorment dans la pièce voisine, étalés sur le lit. Leur sommeil est profond et ils ont oublié que c'est cette même nuit, seize ans auparavant, qu'ils ont conçu leur fille. Ça s'était passé comme ça. Lena et Pacha se promenaient, bras dessus, bras dessous : ils étaient bien. Pacha fumait dans le ciel clair et Lena fronçait les sourcils. Ils s'embrassaient, elle avait la main posée sur le dos de Pacha, qui lui avait passé une main autour du cou tandis que de l'autre, il lui caressait timidement les fesses. Les parents de Lena étaient chez des amis ; elle avait invité Pacha à boire un thé dans leur cuisine douillette et l'avait laissé faire quand il lui avait enlevé son pull. Il l'avait renversée impétueusement sur le tapis et elle l'avait pris par la main pour l'emmener dans

sa chambre. Là, sans même défaire le lit, fébrile – il avait fallu quatre tentatives – Pacha avait pénétré Lena ; les dents serrées et les yeux fermés, elle supporta la douleur. Tous les deux étaient heureux, chacun à sa manière. Attendu par ses parents à la maison, Pacha avait laissé Lena tandis qu'elle se couchait, le cœur battant à tout rompre. Maintenant ils dorment ensemble et Dieu seul sait pourquoi, leur fille n'arrive pas à s'endormir. Pour elle, ces seize années se sont écoulées facilement, comme si de rien n'était ; ce sont seulement les adultes qui doivent pousser le cours du temps gourde et pesant pour qu'il ne s'interrompe pas.

Macha sort de dessous sa couverture, s'assied à son bureau et allume la lampe recouverte d'autocollants sur lesquels des animaux et des gens aux yeux usés la regardent ; sur les murs, des musiciens et des héros de films sourient. Macha possède beaucoup de choses. Pour le reste du monde elles n'ont aucune valeur, mais pour elle sa chambre est une réserve qui regorge d'autant de trésors que le château des Nibelungen. Quand Macha allume la lumière, ces choses – des morceaux de bois, d'écorce ou d'argile, des images saintes et des prières inscrites sur des rubans, des signes du zodiaque, des lettres de l'alphabet runique et des idéogrammes chinois accrochés aux étagères sur des fils ou des lanières de cuir fixées avec des clous ou des punaises, des petits chiens en plastique et des souris en chiffon – surgissent de l'obscurité, nimbées d'ombres diffuses, et commencent à exister intensément. Et puis il y a ses livres, ceux qui sont trop gros pour tenir dans les mains, avec des illustrations en couleur et des légendes, les vieux gros livres qu'on a tellement feuilletés que dans les coins, les pages sont devenues toutes fines ! Leurs héros et héroïnes s'aiment avec bonheur ou dans la douleur. Et puis aussi des manuels scolaires qui se dépiautent, recollés avec du ruban

## LE DESTIN DE MACHA REGINA

adhésif, dans lesquels, s'ils sont en portrait, les personnages gribouillés ont des barbes bleues et hirsutes, et, s'ils sont en pied, arborent des organes génitaux disproportionnés. Il y a des livres partout, sur les étagères, dans l'armoire, sur le sol et sur le bureau, au milieu de cahiers fins ou épais dans les marges desquels des fleurs s'épanouissent, des oiseaux et des poissons ont les yeux qui brillent et de grandes tours urbaines s'élèvent; et partout des morceaux de papier déchirés, aux bords inégaux, des cahiers à spirale, des stylos vides et des crayons rongés. Sous le plafond, là où l'obscurité est la plus dense, traînent ses jouets, des poupées et des peluches recouvertes de poussière. Certaines ont encore leurs yeux en verre, et la lumière de la lampe jaune s'y reflète. Bien d'autres choses encore se cachent dans les tiroirs du bureau, derrière les portes de l'armoire, dans l'espace à l'intérieur du canapé, dans les boîtes en perles ou en bois. Macha balaie du regard sa réserve, ouvre le tiroir du bas de son bureau pour y prendre un album et une grande boîte de crayons de toutes les couleurs.

L'essentiel dans une rivière, ce sont les poissons qui y vivent. Pourtant, lorsqu'on la regarde, on ne voit pas les poissons : dès lors le seul moyen de la représenter, c'est de la dessiner en coupe, avec les poissons qui nagent. Toute autre représentation serait superficielle. C'est ce qu'avaient compris les Égyptiens, et c'est ce que comprennent les enfants. Macha, elle aussi, l'a compris depuis longtemps, et elle ne l'a jamais oublié. Cela n'a pas de sens de dessiner ce que l'on voit : dans son album, les oiseaux ont quatre ailes, et les gens, la tête qui sort du dos.

Un jour, lorsque Macha avait six ans, tante Valia était venue les voir du village voisin ; attendrie par la vodka et le hareng, elle s'était mise à glapir d'une voix perçante, pleine d'émotion : « Eh ben, il vous reste plus qu'à l'inscrire dans

un cercle de dessin ! » Macha, assise sur le sol, était occupée avec ses crayons et du papier ; elle avait jeté un coup d'œil par en dessous et plein de suspicion à tante Valia, avant de tourner le regard vers sa mère, comme pour lui demander de l'aide. Mais celle-ci n'était déjà plus en état de la défendre ; elle aussi avait bu de la vodka, qu'elle avait fait passer avec du hareng. « Bof, tu parles », avait-elle répondu avec un geste fataliste de la main tandis que son père avait déclaré, songeur : « Pourquoi pas, on pourrait. »

Une semaine plus tard, la mère de Macha lui expliquait que le cercle n'était pas du tout quelque chose d'effrayant, qu'elle serait avec d'autres enfants pour dessiner et qu'une gentille dame leur expliquerait comment faire. Cela ne dissipa pas les soupçons de Macha : elle savait dessiner et n'avait pas besoin des explications de la dame. Mais pour être agréable à sa mère, elle s'était laissé prendre par la main pour être conduite au cercle.

En fait, le cercle n'était pas du tout un cercle mais un carré, une grande pièce à angles droits, où la peinture se craquelait. Les grandes fenêtres étaient presque de la taille du mur, équipées de lourds doubles vitrages à petits carreaux – il y en avait neuf, comme pour jouer au morpion –, et sur leurs montants aussi la peinture s'écaillait. Mais tout cela laissa Macha indifférente car il y avait autre chose qui l'intéressait drôlement plus, c'étaient les chevalets qui se dressaient dans la pièce : elle n'en avait jamais vu. Les chevalets, les tiroirs et les boîtes de peinture, les verres pleins de crayons et les bocaux avec des pinceaux eurent vite fait de réconcilier Macha avec le cercle.

Les filles – il n'y avait que des filles qui fréquentaient le cercle – avaient jeté un coup d'œil à Macha par-dessus l'épaule tout en tordant le nez. Elles l'avaient traînée devant leurs propres chevalets pour lui montrer des petites maisons,

## LE DESTIN DE MACHA REGINA

des petites rivières, de la fumée qui sortait des cheminées et des petits chiens assis près de leur niche. Elle avait bien vu que leurs maisons ressemblaient à des maisons, les chiens à des chiens... mais ce n'était pas comme ça qu'elle voulait dessiner. Quand la gentille dame essayait avec insistance de lui faire dire pourquoi (« Mais Machenka, combien de pattes ont les chiens ? Est-ce qu'il existe des oiseaux sans bec ? »), Macha se raidissait sans desserrer les dents. Un jour cependant, elle finit par pleurer et la dame la laissa tranquille car elle était gentille et que somme toute elle s'en moquait.

Lorsqu'on posa devant Macha une bille de verre et qu'on lui demanda d'en dessiner la fidèle réplique, une expression affligée et lasse envahit son visage (comme lorsqu'on demande à quelqu'un qui sait faire craquer ses doigts de le faire : « S'il te plaît, allez, s'il te plaît ! ») mais elle la reproduisit avec une telle précision qu'un chat nourri de billes de verre par une concierge revêche aurait pu se méprendre et se serait jeté illico sur le papier.

La chaleur envahit ses mains qui deviennent brûlantes, tels les œufs que sa mère fait bouillir pour les lui coller sur le nez ; elles deviennent lourdes comme le bouchon d'une canne à pêche quand il s'enfonce dans l'eau. Macha arrache une page de l'album et dessine au crayon. Sur son dessin, le vent fait tourner la terre en s'accrochant aux cimes des arbres et aux toits des maisons. Les hommes et les femmes dorment dans de grands lits douilletts et les vieux, sur le bas de leur porte, le corps à moitié dehors, fument des cigarettes qui font du mal. La fumée de leurs cigarettes se mélange avec la neige chaude et molle qui tournoie de maison en maison. Sous la chaleur étouffante des édredons, les vieilles bougonnent en tâtant la place vide à côté d'elles tandis que les chiens dorment, les oreilles dressées : ils sont inquiets. Les rues de sa ville sont vides et sombres.

La ville dans laquelle vit Macha est perpétuellement vide. L'hiver, le vent remplit le vide de neige, l'été, de sable et de poussière, et en automne, de feuilles mortes et d'eau glacée. Et quand le vent s'essouffle enfin, le vide résonne du bruit des insectes, du vrombissement des cheminées ou du murmure des ruisseaux qui dégèlent. Ici, le vide n'est pas celui d'une bouteille que l'on a vidée ; ici, le vide, c'est celui du ventre de la vieille guitare jaune que son père décroche du mur quand le désespoir ronge son cœur ; la guitare avec son vide reprend le refrain du père, et le vide de la ville répond au désespoir de Dieu.

Ici, les hommes sont nonchalants, les femmes acariâtres, jalouses et avares. Ici, les gens sont recouverts par leur vécu comme par une croûte et lorsqu'ils vieillissent, ils arborent le visage monstrueux de la mort elle-même. Ici, il y a davantage de chiens que de gens, et leurs cris comme une onde traversent la ville de part en part.

Soudain les bras de Macha deviennent tout légers comme en rêve, elle sent qu'elle est gelée. Elle lève la tête et, à travers la fenêtre, elle voit l'aube qui se déverse dans la rue comme du lait coupé d'eau. En regardant son dessin, elle se demande comment elle a pu représenter quelque chose d'aussi sombre alors qu'elle était si heureuse ! Tout étonnée, elle s'enroule dans sa couverture ; dès qu'elle se réchauffe, son tremblement cesse et elle s'endort : sa respiration s'apaise.

Macha dort et les ombres l'entourent. Elles s'épaississent dans les coins, glissent le long des murs, font craquer les lattes du plancher, s'assoient sur les chaises, les mains posées sur leurs genoux décharnés ; sur le bord du lit et dans l'embrasure des portes, les vieilles sortent de l'obscurité : elles essuient leurs nez crochus de leurs doigts tordus, agitent leurs mentons piquants et font bouger les cratères de leurs bouches. Leurs yeux éteints et sombres sont profondément enfoncés dans leurs orbites.

## LE DESTIN DE MACHA REGINA

Les femmes sont immortelles ; seuls les hommes sont mortels. La grand-mère de Macha, la grand-mère de sa mère et celle de sa grand-mère vivent en Macha, et autour d'elle : leurs bouches édentées rabâchent son nom. Le bruissement de leurs voix pénètre le sommeil de Macha et le trouble... mais elle ne se réveille pas : elle dort.

Ce ne sont pas ces vieilles qui vont menacer son sommeil ! Sous la couverture, les joues de Macha rosissent, les ailes de son nez frémissent régulièrement. Les vieilles la regardent, leurs poitrines sèches soupirent et de dessous leurs sourcils blancs, elles se font des clins d'œil. Il y a dans leurs yeux à la fois de la tendresse et de la réprobation. De la tendresse, car la vie toute neuve de Macha le mérite. De la réprobation et de la peur, car leurs chairs flasques, leurs cœurs froids et apathiques connaissent la peur : Macha ne leur ressemble pas, Macha est différente, il y a beaucoup de traits masculins en elle qui, sans même le savoir, veut voler leur immortalité pour créer son propre destin en les malaxant et en les réchauffant comme de la pâte à modeler dans ses jeunes mains où le sang court.

Les vieilles hochent tristement la tête en échangeant des lamentations, tandis que leurs doigts gonflés arrangent le tissu de leurs jupes.

Lorsque le matin arrive et que derrière la fenêtre les étoiles pâlisent, les peurs se dissipent : les morts ne peuvent rester parmi les vivants.

L'école est de l'autre côté de la rue – un archipel d'asphalte au milieu d'une flaque aussi grande que la mer. L'été, le terrain vague se couvre de pissenlits ; l'hiver, on y voit des traces de furets, et en avril, quand les ruisseaux dégèlent et reprennent leurs cours, on entend crier les grenouilles frigorifiées. Traversant les rangées de garages aux portes rouillées, gris et effrayants, Macha marche

comme si elle partait à la guerre. Elle le sait, on le lui a dit à maintes reprises, elle n'est pas comme tout le monde ; l'énergie que met sa voisine de classe à s'éloigner d'elle (en roulant des yeux pour que tout le monde le remarque), celle avec laquelle son institutrice quinquagénaire – ses cheveux teints forment un toit de chaume sur sa tête –, serre les doigts (les fameuses tomates qu'on appelle « doigts de dames », c'est sur elle) pour noter *PASSABLE* dans son cahier et enfin celle avec laquelle ses camarades de classe la bousculent pendant la récréation (« Regina, bouge ton cul ») nourrissent la haine puissante que Macha a pour l'école. Où, tous ces derniers mois, Macha ne pense plus qu'à une seule chose... depuis qu'elle a entendu une fille pleine de taches de rousseur dans une classe parallèle frimer parce que son frère... Voilà l'histoire : le frère de cette fille est parti à Saint-Pétersbourg, est entré dans une école et vit dans un foyer. Elle y pense pendant les cours, pendant les pauses et après les cours, lorsqu'elle marche dans les couloirs en faisant attention de ne pas poser les pieds sur les petits carreaux noirs de l'échiquier du lino, mais seulement sur les verts.

Par contre, lorsque Macha rentre chez elle (garage, terrain vague, route), elle se retrouve toute seule car son père et sa mère travaillent. Elle enlève ses bottines (la semelle se décolle mais elle n'y fait pas attention), elle enlève sa veste, jette son sac dans un coin et déroule en spirale l'écharpe autour de son cou ; ça aussi, c'est un pied de nez au monde, cette sorte de vêtement qui se désagrège.

Elle mange une soupe comme si elle faisait la course (impossible d'expliquer à sa mère combien il est ennuyeux de manger), puis elle se fait un sandwich avec du fromage et un petit pain et, tout en mâchant le jaune et l'orange, se dirige vers la chambre parentale. Là, il faut d'abord enlever



## LE DESTIN DE MACHA REGINA

le ficus posé sur le tabouret pour monter dessus et ouvrir la porte de l'armoire (grincement des gonds) où, dans un sommeil divin, des cassettes reposent les unes sur les autres. Ici, cassettes et magnéto-scope sont presque un luxe et sont arrivés dans la maison par hasard : c'est l'oncle Micha (en fait, ce n'est pas le frère de son père, mais Macha a beaucoup de mal à se retrouver dans les degrés de parenté, et de toute façon elle s'en moque) qui a remboursé une dette de cette façon, après que le magasin vidéo qu'il avait aménagé sur le modèle de ceux de la capitale fit faillite au bout de six mois. C'était il y a quelques années ; à l'époque, Macha ne savait pas encore faire marcher le magnéto-scope. Quant à l'oncle Micha, il a sombré dans l'alcoolisme et c'est désormais auprès de ses compagnons de bouteille que l'ancien historien fait des parallèles historiques.

Sur les boîtes, des hommes aux yeux rapprochés, un bandeau dans les cheveux, agitent leurs pieds ; d'autres, en chapeau, font tourner leurs revolvers tandis que des femmes à moitié nues se contorsionnent lascivement (voilà pourquoi le ficus monte la garde devant les cassettes). La plupart sont sans traduction (ce dont le vendeur de la capitale avait omis d'informer l'oncle Micha) mais Macha s'en fiche : elle enfourne une cassette dans la gueule noire et invente l'histoire qu'elle voit sur le petit écran bombé. Ce sont toujours des histoires qui la concernent. Elle élimine les méchants, sauve les pin-up et à tous les coups, retenant son sourire, s'éloigne du monde (tantôt à pied, tantôt en voiture ou en bateau), absolument seule ; c'est l'image de fin que Macha n'a presque jamais le temps de voir car sur le perron résonne le bruit des pas de sa mère qui rentre du travail. Suit un enchaînement de gestes efficaces, et c'est à peine si les feuilles encore tremblantes du ficus dénoncent la profanation de la sépulture.

Tout en se lavant les mains salies par l'argent des autres, sa mère la questionne d'abord sur ses notes puis sur la soupe et sur ce qu'elle a mangé après. Elle hoche la tête et fronce les sourcils : encore un sandwich ? D'abord elle utilise du savon noir pour faire partir la crasse des crevasses et des plis. Ensuite elle prend un bon savon (elle l'économise) qu'elle fait mousser dans les paumes puis elle s'essuie, doigt après doigt, avec une serviette rêche ; et là, au passage, elle demande à Macha d'aller voir sa grand-mère. C'est à peine si l'on perçoit dans sa voix une légère anxiété : « Vas-y, vas-y, tu lui apporteras du pain, tu parleras un peu avec elle, elle passe des journées entières toute seule, tu sais bien... » Ce que Macha ne sait pas, c'est que sa mère a passé la journée, le téléphone coincé sur l'épaule, hurlant dans son guichet, « Il n'en reste plus qu'à côté des toilettes, vous les prenez ? », absorbée par l'écoute d'une sonnerie obstinément régulière : la grand-mère n'a pas répondu.

Macha va chez sa grand-mère ; la ville l'assaille, les immeubles projettent leurs ombres, les aboiements des chiens se répondent et dans son sac, elle sent la soupe aux haricots qui ballotte dans son bocal en verre. Grand-mère aime la soupe aux haricots et lorsqu'elle en mange, elle porte la cuillère à sa bouche puis aspire les haricots brûlants comme si, en guise de lèvres, elle avait des mains. Grand-mère aime bien manger.

Elle aime raconter son enfance famélique. Dans ces moments-là, Macha a l'impression qu'elle la lui reproche en fait. Effectivement, l'horreur de la faim qui a traversé toute la vie de sa grand-mère se mêle au plaisir d'évocation de sa jeunesse.

La première fois qu'elle avait connu la faim, c'était pendant la guerre civile, elle avait cinq ans ; la dernière fois, c'était après la guerre et elle était sur le point de devenir grand-mère. Depuis le pain ne manque pas mais elle

## LE DESTIN DE MACHA REGINA

continue à nourrir une passion platonique pour la nourriture, pour l'idée même de la nourriture, comme à l'époque de la collectivisation et de la guerre. Grand-mère aime le bortsch si c'est du bortsch qu'on lui apporte, et la soupe au chou si on lui apporte de la soupe au chou. Aujourd'hui, c'est de la soupe aux haricots que Macha lui apporte... mais aujourd'hui, ce sera inutile.

La porte est ouverte. Macha la pousse et pénètre dans la chambre. Sa grand-mère est couchée sur le lit qui est très haut (combien de matelas jaunis s'entassent-ils ? deux ? trois ?) ; elle regarde attentivement Macha et lui désigne la chaise à côté du lit : « Bonjour, bonjour, assieds-toi. »

Macha pose le bocal et le pain sur la table près de la fenêtre et s'assied, un peu crispée. Grand-mère saisit sa main dans la sienne, gonflée et sèche, et la caresse. Elle a gardé sa robe de chambre sous la couverture, et remarquant qu'elle est aussi en pantoufles, dont une est tombée sur le sol, Macha est perplexe, ne sachant pas si elle doit la ramasser et la lui remettre ou bien faire le contraire. Mais grand-mère a d'autres questions que Macha connaît tellement bien qu'elle est gênée d'y répondre ! Dans quelle classe elle est, quelles sont ses notes, est-ce qu'elle a un fiancé. « En neuvième, ça va, et non. »

En écoutant les réponses de Macha, la grand-mère opine du chef avec satisfaction puis elle se redresse un peu en poussant son oreiller du coude, si bien qu'elle est quasiment assise sur le lit. La couverture a glissé, elle pend et quand Macha se penche pour la relever, grand-mère lui saisit la main. Elle la serre dans les siennes tout en égrenant un chapelet de recommandations : « Obéis à maman, travaille bien à l'école, obéis à maman, aime tes parents car ils t'aiment, travaille bien à l'école. » L'instant d'après, elle est morte.

Macha a l'impression que les yeux de grand-mère s'ouvrent tout grands et qu'elle a tout compris, tout vu de l'extérieur :

sa vie (des petits cochons, une vache, un ivrogne pour mari, le kolkhoze, les primes, un téléviseur pour tout le village, un fils mort d'avoir bu de l'alcool dénaturé, les miettes dans le tiroir de la table, le service de porcelaine de Leningrad, la mort de Staline, un amant qui avait épousé son amie) et celle de tous les gens, le destin tragique de ce pays malheureux, le grondement terrible du chariot qui entraîne le monde vers un abîme, le sifflement du vent dans les rues de la ville morte, le vacarme de mille discothèques et le fracas des marteaux-piqueurs qui enfoncent leurs pieux dans le corps tendre de la terre. En un instant, Macha a devant les yeux le cadavre jaune, mat comme de la cire, d'une vieille femme chauve.

Elle reste là un certain temps, assise, hébétée, à fixer les yeux figés de grand-mère ; puis, remarquant qu'elle tient toujours sa main, elle la repose, pesante, sur la couverture. Elle la prend par l'épaule, la secoue un peu, regarde autour d'elle, et tout est comme avant : le battement du réveil blanc, tout rond sur ses pieds en cuivre, l'ombre du poirier qui bouge derrière le voile des rideaux, l'odeur de l'armoire sombre, pleine de rayures ; elle remarque le paquet qu'elle a apporté – il est sur la table et, dans le bocal, la soupe est encore tiède. Elle se concentre tellement pour savoir si elle doit le reprendre à la maison, ou pas, qu'elle en oublie le téléphone posé dans l'entrée sous le linge à franges d'un blanc immaculé. Elle devrait pourtant téléphoner. Elle retire le pain du paquet, rompt un morceau de croûte brûlée qu'elle se met à mâcher en regardant par la fenêtre.

Lorsqu'elle a fini, elle sort du paquet le bocal dont elle ôte le couvercle en polyéthylène et délicatement, pour ne rien renverser, l'emporte dehors et jette la soupe sous le poirier. Revenue dans la maison, elle le rince sous l'eau froide qui sent le fer et après l'avoir refermé, l'emporte avec elle. C'est tout.

## LE DESTIN DE MACHA REGINA

En chemin, alors qu'elle pose les pieds au hasard, tantôt sur des mottes sombres d'herbe tantôt sur la neige crémeuse et humide, Macha sent en elle une force étrange, comme si la mort de sa grand-mère lui offrait une opportunité – la certitude ou la chance de pouvoir désormais réaliser ce qui était imaginé, depuis longtemps écrit. Elle s'arrête à un embranchement – à gauche, une route asphaltée éclairée par des réverbères, tout droit, un sentier sombre au milieu des buissons – ; un instant elle a le souffle coupé car elle comprend clairement que cela arrivera quand même.

Cela se passera ainsi : Macha surmontera les résistances de sa mère, elle survivra à des journées et des journées d'hystérie et quittera cette ville. Sa mère essaiera de la convaincre, pleurera, suppliera, discutera, sanglotera, la maudira et, en vertu de son droit parental, mettra son veto à son départ. Son désespoir sera palpable, Macha pourra le voir dans les yeux rougis par les larmes, dans les rides humides de son visage, dans les doigts tenaces qui se contracteront pour saisir les cheveux de Macha, comme elle le faisait pour lui faire passer un caprice quand elle était petite. Et puis cette façon misérable de mendier, une seule fesse posée sur le canapé : « Et nous, qu'est-ce qu'on va faire sans toi ? Tu y as pensé ? » Non. Dans cette débauche de chagrin féminin, Macha aura un allié : son père, qui commencera par écarquiller les yeux et fera exprès de rire. « Quoi ? » Et bien sûr il dira non. « Allez, va faire tes devoirs au lieu d'affoler ta mère. » Mais plus tard, dans un moment d'inspiration, il éclatera en sanglots puis après avoir renvoyé la mère de la cuisine, passera toute la nuit à parler avec Macha. Au matin, au bout d'une demi-heure de silence, il sortira de la boîte en fer l'argent dissimulé pour les coups durs, et il prendra la somme exacte du prix du billet pour Leningrad (ici, on continue de dire comme ça). Une semaine plus tard, après

avoir fermé son guichet pour la pause déjeuner et inondé de larmes le vieil ordinateur de la gare, la mère qui, en une semaine, aura vieilli d'une vie entière, imprimera un billet de train pour sa fille.

Macha voit tout cela non pas comme une suite cohérente d'événements mais comme une intrigue unique qui se déploie dans la plénitude d'une vie en devenir. Ses poings serrés lui font mal, elle sent que le sang est sur le point de jaillir. Elle traverse la route défoncée, couverte de neige fondue, et prend le sentier étroit et sombre – c'est le chemin le plus court pour rentrer à la maison.

Cet endroit (l'embranchement de la rue qui conduit vers la ville avec le sentier étroit), avait une importance particulière pour sa grand-mère – Macha ne le sait pas et ne le saura jamais, car la seule personne qui le savait est morte. Il y a bien longtemps, c'est par cette route que son grand-père était revenu de la ville principale où il avait suivi des cours. Il a dans la poche de sa veste toute neuve un passeport qui sent l'encre fraîche et son certificat de fin d'études : désormais, il est aide-mécanicien. Grand-mère est assise à côté de lui, lui serrant le bras de ses deux mains. Elle était tombée amoureuse de ce solide gaillard qui avait déjà des moustaches et ses parents, sidérés par les nouveaux usages soviétiques, n'avaient pu qu'ouvrir les bras, impuissants, lorsqu'un beau jour, le fringant directeur du bureau des mariages tout fraîchement repeint – il sentait le tabac gris – avait tamponné leurs passeports : « Félicitations, camarades ! » Grand-mère se presse contre grand-père, elle serre entre les pieds le baluchon de linge, et ballottée dans la camionnette couverte de foin et de bouse de vache, elle regarde la route inondée de soleil et ressent un bonheur inexplicable et inéluctable. C'est cette grand-mère-là qui est en train de refroidir comme un morceau de viande absurde dans un lit qui empeste.

## LE DESTIN DE MACHA REGINA

À la maison, après la crise d'hystérie de maman, les cris, les larmes, les appels au secours, les larmes et encore les larmes, Macha s'enferme dans sa chambre et, dans son cahier de dessin, entre des portraits inachevés et les tours dans des villes embrumées, écrit de toutes les façons possibles :

MACHA REGINA, MACHA REGINA.





## La chirurgie obstétrique

**L**es hommes sont absolument mortels car leurs corps sont aussi légers que le manche d'un marteau. Le poids de la volonté est ce qui actionne leur vie.

Lorsqu'ils vieillissent, les gens ont le plus souvent tendance à se tourner vers le passé avec la même force qu'un ressort enfin relâché. Le petit clic sur l'ordinateur lorsque la mère de Macha a tiré son billet pour Leningrad avait été fait par son ongle qui s'était heurté à la spirale d'un de ces ressorts. Sa mère a commencé à vieillir – d'abord les yeux. Les feuilles nouvelles verdissent, dans l'herbe les pissenlits bourgeonnent, sur la tombe de grand-mère le sable est humide et tassé ; sa mère a beau tournoyer comme une toupie dans les magasins pour préparer les bagages de Macha – des chaussettes, des culottes, une chemise, un pull, une chapka (« Mais maman, pourquoi ? C'est l'été ! »), une taie d'oreiller, des cahiers, des stylos, des crayons (« Tu prendras un morceau de lard ? ») – c'est déjà la force d'inertie qui entraîne le mécanisme de sa vie.

Lorsqu'elle accompagne Macha au train, elle regarde dans le wagon qui sont les voyageurs. Elle explique à Macha qu'il y a deux toilettes dans le wagon (« Oui, je sais, je sais ») et qu'il faut aller dans celles-là et pas dans les autres ; elle recompte les sacs (« On n'a rien oublié ? »), se trouve parfaitement horrifiée lorsqu'elle voit le responsable du wagon

éméché et puant le tabac : « Madame, vous devez descendre de voiture ! » Elle regarde sous les roues du train (elle a entendu quelque part que ça porte bonheur), laisse retomber sa main dont les doigts s'agitent dans l'air et éclate en sanglots tellement violents et poignants que la gorge du père se noue. Sur le chemin du retour, elle ne cesse pas de pleurer et même à la maison, elle ne se calme pas tout de suite ; mais c'est ce qui se passe plus tard qui effraie encore davantage le père. Elle continue de faire la cuisine, d'aller au travail, de faire la poussière et de balayer, mais ses mains se couvrent de corne, ses cheveux s'échappent des épingles et pendouillent sur ses tempes tandis que ses yeux se figent et deviennent froids. Ce qui vient d'arriver ne la laisse pas en paix, si bien que la première question qu'elle pose au père au bout de quelques jours de silence est : « Pourquoi tu l'as laissée partir ? »

À partir de ce moment-là, et année après année jusqu'au moment de sa mort, le père n'apprendra jamais à répondre à la question que la mère pose de plus en plus fréquemment, et avec de plus en plus d'insistance. Il ne s'agit pas de savoir s'il est incapable de formuler une réponse ou s'il refuse obstinément de le faire. Ce qu'il aurait pu dire, et qu'il a peur de dire car il sait que cette réponse ne sera pas meilleure que les autres est qu'en fait, il a oublié pourquoi.

Ça s'était passé comme ça. En rentrant du travail, il était allé se laver les mains dans la cuisine où régnait une atmosphère orageuse ; la mère, le visage couvert de taches rouges, criait sur Macha qui était assise sur une chaise, les mains sous les cuisses, tête résolument baissée. Les assiettes étaient disposées sur la table où trônait une casserole de soupe.

Le père s'était déjà presque habitué aux disputes car depuis deux semaines, c'était la guerre à la maison. Macha parlait de l'école et de l'internat à sa mère qui, n'ayant aucune confiance dans l'établissement, essayait de la dissuader, criait

## LE DESTIN DE MACHA REGINA

et pleurait. Lui, il avait faim et il avait envie que tout soit comme avant ; c'était épouvantable de voir la mère pleurer. Il dit à Macha : « Arrête de faire la môme », espérant qu'elle s'arrêterait. Lorsqu'il s'était faulilé vers l'évier, il avait eu l'impression que ni Macha ni sa mère ne l'avaient remarqué. Il avait commencé à se laver les mains et, alors qu'il faisait tourner dans ses mains un savon carré, il y avait eu un bruit violent : Macha avait bondi comme une fusée, et sa chaise était tombée bruyamment sur le plancher. Sa mère s'était arrêtée de pleurer, son père s'était brusquement retourné vers elle tandis que Macha avait hurlé : « Je ne veux pas passer ma vie comme vous, vous avez passé la vôtre ! » Puis elle avait quitté la cuisine en serrant les poings.

Quelque chose s'était déplacé dans le monde, et le père, tout en continuant à se laver les mains, avait suivi du regard sa fille qui s'enfuyait et bientôt avait cessé de l'entendre ; ou plutôt il n'avait plus entendu que le bruit de l'eau qui coulait et, le regard vide fixé sur la mousse recouvrant ses doigts, il s'était rappelé ses rêves d'enfant.

Voilà de quoi il rêvait : pour fuir un père ivre et balourd et une mère épuisée et excédée, il avait l'habitude de s'enfuir dans la forêt avec le gamin des voisins. Pacha et Vitia avaient traîné des branches sèches et des feuilles dans une tranchée qui restait de la guerre où ils avaient installé leur cabane et, dans la cabane, une réserve contenait tout ce qu'ils ramassaient – des douilles, des morceaux de casque ; un jour, ils avaient même trouvé une grenade couverte de mousse ! Quand Pacha venait tout seul dans la cabane, il rangeait les morceaux de métal rouillé et imaginait une vie idéale qui serait à peu près comme ceci : il vivrait au milieu d'une forêt tropicale d'Amérique, dans une grotte cachée par une chute d'eau dont le fin rideau d'eau scintillant au soleil le séparerait du monde. De l'extérieur, l'eau se précipitait d'une hauteur

vertigineuse et faisait de l'écume dans un lac bleu tout en bas. À l'intérieur, avec ses murs couverts d'armes prises à l'ennemi et son sol couvert de peaux de tigres et d'ours, la grotte s'était transformée en une maison confortable et douillette.

Comme bien des années plus tôt, Pacha se revit un instant dans la maison de ses rêves : de l'autre côté du voile d'eau froide, la jungle le regardait, un soleil américain brûlant brillait et pour la première fois de sa vie, comme transperçant le voile, une question lui parvenait : comment avait-il vécu ? L'eau frappait dans ses oreilles et son esprit se transformait en un cœur qui cognait.

Un jour, Vitia était allé tout seul dans la cabane ; il avait voulu enlever la mousse sur la grenade. L'explosion lui avait arraché le bras et esquiné la moitié du visage. Soudain, le père avait eu l'impression d'être à la place de Vitia : dans ses mains, le savon se transforma en grenade, et la fièvre du djinn qui s'était échappé faisait battre ses tempes. Il comprit brusquement qu'il était en vie, qu'il était une boule vivante de volonté et qu'il tenait dans ses mains la force qui pouvait faire exploser la grenade. Le sentiment de la vraie vie, de la vie comme mouvement de la volonté, le déserta immédiatement mais un pâle reflet de ce sentiment le poussa, une fois sa soupe avalée, à dire à la mère : « Appelle-la », puis à lui demander de sortir de la cuisine quand elle revint avec Macha.

Ce qu'il voulait dire à sa fille, il n'en avait pas la moindre idée, et ce qu'il aurait fallu dire, il l'avait oublié dès qu'il avait fermé le robinet. Si bien que lorsqu'il fit asseoir Macha à table, il lui demanda simplement, comme s'il avait vraiment voulu le savoir, comment elle voulait vivre. Macha, ne sachant pas quoi répondre, dit qu'elle savait comment elle ne voulait pas vivre. Et quand il lui demanda, « C'est-à-dire ? », c'est la vie de sa mère qu'elle commença à décrire.

## LE DESTIN DE MACHA REGINA

Ce n'est pas parce qu'ils échangent des répliques que deux individus peuvent s'entendre. Étouffé par son propre désespoir, il ne comprenait pas l'ennui qu'éprouvait Macha et recevait les paroles de sa fille comme une mise en cause de sa propre vie ; il commença à se justifier. Alors que le journal télévisé, qu'il ne manquait jamais, était fini depuis longtemps, il était encore en train de retracer sa vie devant Macha comme on arrache des points de suture. En déroulant devant elle le bandage couvert de sang séché de sa vie, il découvrit avec perplexité que la seule justification qu'il pouvait trouver, c'était qu'il n'avait pas eu le choix. Est-ce qu'il aurait pu ne pas aller à l'école, puis au cours de conduite ? Et même si cela avait été la mécanique ou la serrurerie, ç'aurait changé quoi ? Est-ce qu'il aurait pu ne pas épouser la mère de Macha qu'il aimait et qui, un beau jour d'été, lui avait dit en rougissant et en soupirant : « Pacha, je crois que je suis... » Est-ce qu'il aurait pu faire autrement que de prendre un travail au garage ? De rester au volant de neuf heures à six heures tous les jours que Dieu fait, de se réjouir des primes, de dissimuler une partie de son salaire à sa femme pour aller picoler avec ses copains le vendredi, d'aider sa femme à entretenir le potager tout en rêvant d'une télé neuve ? Il espérait se justifier mais en avançant dans son récit, il comprit qu'il faisait son propre réquisitoire et il fondit en larmes. À ce moment-là, Macha réalisa qu'elle avait gagné la partie. Cette victoire fut comme une bouffée d'air pur dans ses poumons et elle se dit qu'elle avait obtenu le choix : elle pouvait aller à Saint-Pétersbourg et entrer dans cette super école dont lui avait parlé la fille d'une classe parallèle – celle dont le frère y étudiait. Elle étudierait comme une folle pour ensuite aller à l'université et vivre complètement – complètement – différemment : le seul problème, c'est qu'elle n'avait pas d'argent pour le billet.

Cent fois la mère a demandé au père de lui raconter leur conversation, mais il se tait. Il ne peut quand même pas dire qu'en fait, à trois heures et demie du matin lorsqu'il avait regardé Macha, au lieu du plaisant visage de sa fille, il avait vu l'ombre du matin blême, des étagères et des tiroirs, du lustre en tissu, des guirlandes d'ail et d'oignons accrochées au mur qui formaient le visage d'une vieille décrépite, tellement déformé par de profondes rides qu'il faisait peur, un rictus abject sur sa bouche de poussière ; ni que, effrayé et afin de dissoudre ce mirage, il avait bondi pour allumer la lumière et que la suite logique de ce geste avait été de prendre dans le placard la boîte en fer à pois jaunes avec l'inscription SARRASIN.

Il n'a jamais pu lui raconter tout cela ; ce silence la blesse, elle pleure tandis que lui boit et que, bientôt ivre, il prend sa guitare.

La jeunesse est une vengeance, et en tant que telle, elle est impitoyable. Dès que ses parents disparaissent de la vitre rayée du train, Macha les oublie. Le wagon de troisième classe, parfait emblème de la Russie, est plein. Les voyageurs viennent de destinations lointaines et ils ont déjà rempli l'espace divisé par les couchettes d'odeurs diverses d'œuf dur, de poulet, de bière, de chaussettes, d'haleine fétide et de papotages : « Alors moi j'y ai dit... » Macha est inquiète et joyeuse.

Le wagon l'a accueillie dans l'indifférence. Le responsable du wagon a pris son billet, un petit bonhomme en T-shirt s'est arraché à son jeu de cartes pour l'aider à monter ses bagages et une énorme dame lui a proposé un œuf. « Merci, j'ai ce qu'il me faut, je pourrais nourrir la moitié du wagon ! » Macha n'a pas de livre – de toute façon, elle ne pourrait pas lire – ; elle regarde par la fenêtre : le train fonce, traversant la lumière du couchant. Champs, rivières, lacs, forêts et villages défilent et chaque nouvelle rivière est plus pourpre encore que la précédente.

## LE DESTIN DE MACHA REGINA

Macha voit passer devant elle les villages et les bourgades qui ressemblent à celle où elle a passé sa jeune vie. Elle somnole ; elle est fatiguée mais ne veut pas se l'avouer. Elle a l'impression de ne pas être encore partie de sa ville, et d'ailleurs elle ne peut pas en partir : voilà le château d'eau de briques rouges, au toit pointu endommagé, là, la boutique de la gare où chaque nuit les gens font la queue pour une bouteille de vodka d'un demi-litre, et puis la rue qui va au centre, et tout au bout, sur la place, accroché au bâtiment le plus important de la ville, un drapeau de Dieu sait quelle couleur ! Macha n'a même pas besoin de le voir pour le savoir : quatre colonnes, un blason écaillé sous un auvent, et près de l'entrée, la statue d'un Lénine chauve. La ville ne la laisse pas partir : elle fait des manières, s'accroche aux roues du train. Elle continue à exister dans les poteaux qui penchent, les lampadaires éteints, les panneaux de signalisation cabossés, les usines fantômes, les monuments en hommage aux héros de la guerre ; elle s'accroche à la poitrine de Macha à l'aide des pointes des panneaux kilométriques. Comprenant soudain qu'elle ne pourra y échapper, elle est paralysée par l'effroi ; elle ferme les yeux et dans le bruit régulier des roues, elle entend une condamnation sans appel : où qu'elle aille, la ville sera avec elle, elle en est imprégnée, comme irradiée, comme les cornichons de sa mère sont imprégnés par le sel. On ne peut rien y faire, on peut juste s'amputer de sa propre vie comme on enlève un sein en même temps que la tumeur.

Macha ouvre les yeux : cela lui demande le même effort que si elle émergeait d'une vague lourde et trouble. En face d'elle est assis un jeune garçon qui la regarde dans la pénombre du wagon. Macha n'a jamais vu un garçon pareil : il a le visage d'un prince, aussi beau qu'un soleil étincelant caché derrière une jeune feuille.

D'abord allongé un peu plus loin sur une couchette où il lisait, la pénombre tombant, il était descendu et avait vu Macha qui ne dormait pas, et il avait pensé... – il a l'air embarrassé –, il avait pensé qu'ils pourraient parler un peu puisque de toute façon ils sont les seuls à ne pas dormir dans tout le wagon.

Macha est incapable d'expliquer clairement où elle va. Elle a entendu parler d'une école à Saint-Pétersbourg dont elle connaît le numéro<sup>1</sup> ; elle sait qu'il n'y a pas que des élèves venant de Saint-Pétersbourg, que l'établissement offre un internat et que fin mai auront lieu des examens qu'elle va passer pour y entrer. Au fur et à mesure du récit de Macha, les yeux du garçon deviennent de plus en plus joyeux et quand elle dit qu'elle ne connaît même pas l'adresse, « Mais si tu as le numéro, on peut la trouver dans n'importe quel annuaire », d'enthousiasme il frappe de la main sur la table.

Lui a déjà fini ses études secondaires, (« Enfin presque »), il ne lui reste qu'à passer les examens de fin d'année mais il a dû partir précipitamment : son oncle est mort, il y a eu l'enterrement. Est-ce qu'il a eu de la peine ? Non, il ne connaissait pas bien cet oncle, mais il n'y avait personne pour y aller à sa place ; à propos, si Macha fume, ils pourraient aller tout au bout du wagon où il n'y aura sans doute personne et où ils pourront bavarder.

L'étroit réduit est rapidement envahi par la fumée des cigarettes, ce qui a comme effet de ramener à la vie l'âme du lieu : une impitoyable puanteur s'installe. « En général je ne fume pas, enfin, c'est-à-dire qu'il n'y a pas longtemps que j'ai commencé. » Le garçon regarde le nez froncé de Macha et d'un geste royal ouvre les portes entre les wagons.

---

1. En Russie, les écoles ne portent pas de nom mais des numéros. (Toutes les notes sont de la Traductrice.)



## LE DESTIN DE MACHA REGINA

Il fait froid et il y a beaucoup de bruit dans l'espace entre les wagons ; les dalles mobiles en métal tressautent mais c'est amusant et rafraîchissant. Le vent s'engouffre inopinément dans ce piège, bat, affolé, d'un mur à l'autre, et avec un sifflement, s'enfuit par les fentes noires, emportant la fumée avec lui.

Macha et le garçon au visage de prince ne parlent de rien de particulier. Elle raconte quelles matières elle va présenter. « Je ne sais pas ce qu'on doit passer d'habitude : les maths, le russe ? » Lui dit où il va entrer. « Où ? — En télévision et cinéma. — En actorat ? — Là on n'apprend rien ! Non, en cinéma : je vais tourner... — Réalisateur, alors ? — Macha ! Le réalisateur, c'est celui qui engueule les acteurs, mais c'est le chef opérateur qui fait le film. » Macha sourit comme si elle avait été initiée à un secret.

Le vent du temps souffle dans les deux sens. Rares sont ceux qui sentent son courant accompagner le déroulement de leur vie. C'est un art particulier que de sentir sur ses joues le vent de l'avenir. Là, dans le vide entre les wagons, Macha sent — la certitude est si forte que ses doigts se glacent — que ces dix minutes dans ces wagons cahotants, elle dans l'un, le garçon dans l'autre, donneront le ton de son bonheur. Depuis cette jointure chantant entre deux wagons, elle se voit dans le futur, adulte, regardant derrière elle : une jeune fille, pas encore bachelière, qui fourre maladroitement une cigarette dans sa bouche et qui écarquille les yeux en regardant un jeune garçon au visage de prince, pas encore amoureux mais presque ! « Et tu t'appelles comment ? — Roma », répond-il en regardant la poignée.

Finalement, Roma descend les sacs de Macha sur le quai puis il les porte dans la gare. « C'est pas la peine, je vais le faire toute seule, c'est pas trop lourd », puis il l'aide à téléphoner : « Bon, d'accord, à bientôt... Attends, tu n'aurais

pas une pièce, s'il te plaît ? » Se moquant bien de ses parents qui l'attendent à la maison, il accompagne Macha jusqu'à son école : « De toute façon, toute seule tu ne trouveras pas. »

C'est la première fois que Macha se retrouve dans le métro, impressionnée par le gigantisme technologique. Bien sûr qu'elle n'aurait pas trouvé toute seule ! Le garçon se faufile entre les gens, saute d'un train à l'autre : on dirait qu'il est né dans le métro. Dans le wagon, les sacs serrés entre les jambes, il regarde par terre d'un air indifférent car rien ne l'intéresse, ni les lampes et les conduits qui défilent de l'autre côté de la vitre, ni les publicités, ni les portes qui s'ouvrent, ni la vie en transparence du wagon voisin, ni les gens assis en face : une grande femme maquillée tenant un petit livre comme un cube et un jeune gars ivre dont la tête tombe sur l'épaule de la femme qui le toise avec mépris. Macha s'efforce d'avoir l'air de se moquer de tout, elle aussi, mais sans y parvenir – le premier observateur extérieur saurait tout d'elle : c'est la première fois qu'elle est dans le métro. « Tu viens de quelle ville ? » Elle regarde Roma à la dérobée et, s'il captait son regard, il serait vraisemblablement effrayé tant il contient de choses connues sur un avenir suscitant un tel enthousiasme !

De train en train et puis encore un autre, ils sortent du métro et se retrouvent près de l'école. À une centaine de pas de la porte, le garçon pose les sacs sur le sol (sur l'asphalte, remarque Macha) : « Tu continues seule. On fume une dernière clope ? »

Macha déglutit et acquiesce, ça la fait tousser.

Le soleil se dissout dans l'atmosphère ; d'une fenêtre ouverte, on entend vriller une perceuse : ils ont l'impression que la fumée ne s'envole pas et qu'elle reste avec eux. Roma se tait, il observe avec attention une plate-bande de fleurs et pendant ce temps Macha se demande s'il faut lui demander

son numéro de téléphone (elle rougit et tire sur sa cigarette plus souvent que nécessaire). Le tabac finit par se consumer, le garçon éteint sa cigarette sous son pied, saisit son sac à dos et dit : « Bon, OK, bonne chance ! »

Macha hoche la tête et s'efforce de ne pas le regarder (justement, tant qu'il est encore là, les boucles désordonnées, les grands yeux bruns, la ligne douce du nez, le menton fin, les dents à peine arrondies) et c'est seulement lorsqu'il s'éloigne qu'elle crie derrière lui : « Merci ! »

Le garçon fait un geste de la main, se retourne, et tout en marchant lui fait un sourire.

Lorsque Macha entre dans l'école, une bonne femme à l'air rébarbatif, les lunettes sur la tête, lui annonce que l'examen vient juste de commencer. Elle n'a pas même le temps de s'étonner qu'elle se retrouve dans la salle de classe où, atrocement gênée par l'odeur des sandwichs au saucisson qui se dégage de son sac, elle enchaîne les formules mathématiques, place les virgules avant d'écrire quelque chose sur un personnage littéraire quelconque.

C'est devant le tableau des résultats que Macha est rattrapée par l'étonnement (à sa droite, un garçon hoche avec retenue sa grosse tête, tandis qu'à sa gauche, une fille pleure) : dans toutes les listes, par trois fois, Macha se retrouve fusillée par des 2, INSUFFISANT ; ce n'est pas le fait qu'elle ait raté son examen qui l'étonne, mais bien ce qui va se passer maintenant car il n'est bien sûr pas question d'aller à la gare acheter un billet de retour : ce billet-là, on ne peut pas le lui vendre car il n'y en a tout simplement pas en boutique. Déjà la roue a tourné, l'engrenage s'est mis en marche ; maintenant quelque chose de nouveau va devoir se passer, quelque chose jusque-là inexistant : on n'a jamais vu une pierre jetée dans un précipice s'arrêter brusquement pour repartir dans l'autre sens.